



Dessin de Karl Girardet.

Les pentes des Alpes sont couvertes d'herbages trop élevés ou d'un abord trop difficile pour qu'on en récolte le foin, et qu'on fait pâturer aux bestiaux pendant l'été. Dans certains cantons, les propriétaires s'associent ; ils

envoient sur la montagne leurs vaches avec un vacher ou *armaillé*, qui passe plusieurs mois sur ces hauteurs dans un chalet isolé, uniquement occupé de surveiller son troupeau et d'en traire le lait pour le transformer en fromage. Dans d'autres cas, les gens de la plaine louent leur bétail aux gens de la montagne, qui payent en argent ou en produits.

Cette dernière méthode est généralement adoptée dans le canton de Vaud, qui livre ses troupeaux, pour la saison d'été, aux pâtres de la Gruyère.

Il arrive enfin que de riches propriétaires achètent ou afferment un alpage sur lequel ils envoient leurs vaches avec quelques-uns de leurs domestiques, ou même des membres de la famille. Nous avons rencontré dans les chalets les plus élevés du canton de Berne et de Fribourg des jeunes filles de dix-huit et vingt ans, auxquelles on avait ainsi confié la surveillance d'un troupeau et d'un armaillé. Telles sont les mœurs de la Suisse, et telle est la sécurité dont on jouit dans les lieux les plus écartés, que cet isolement est sans péril.

Sur les hauteurs arides, ou dont les pentes entrecoupées et rapides exposeraient trop le gros bétail, on n'envoie que les troupeaux de chèvres qui sont de même confiés à un pâtre chargé de les traire et de fabriquer les fromages.

La vie de ces chevriers est encore plus rude et plus solitaire que celles des armaillés. Non-seulement ils habitent des hauteurs plus sauvages, mais ils y restent plus longtemps; leurs gains sont moins considérables et leurs ressources plus bornées. Les chalets fréquentés par les armaillés ont encore un certain confort relatif; on peut cultiver parfois, derrière le logis, quelques légumes qui varient la nourriture du berger; l'eau y arrive par des conduits en bois soigneusement entretenus, et, dans le canton de Vaud, l'armaillé ne monte jamais aux alpages sans emporter un baril de son vin de la côte. Le chevrier, au contraire, habite

une cabane perchée sur les pics les plus inaccessibles ; la terre qui l'entourne est rebelle à toute culture, et les montagnards qui lui ont confié leur bétail ne lui fournissent pour nourriture qu'un vieux pain de plusieurs mois, du lait aigri et quelques quartiers de chèvre fumée qu'il mange sans autre préparation.

Cependant cette vie de privations et de labeurs ne nuit en rien à son développement moral ou intellectuel. Loin de s'abrutir dans l'isolement, le chevrier des Alpes semble s'y aiguïser par la réflexion. Lorsque le hasard amène un étranger jusqu'à sa cabane, il l'interroge avec une persistance curieuse, mais pleine de finesse, qui a presque toujours pour résultat de lui faire découvrir le pays, la profession et même le nom de son interlocuteur. Il parle généralement mieux et plus facilement que l'homme de la plaine. Nourri de la lecture de la Bible, qui compose toute sa bibliothèque sur ces hauteurs, et à laquelle il demande sans cesse des distractions ou des encouragements, il a contracté dans sa fréquentation l'habitude des formes imagées et une hardiesse d'expression qu'on ne trouve point ailleurs.

Nous devons dire, pour être complètement vrais, que ces types de chevriers et d'armailés disparaissent chaque jour. La garde du bétail, sur les alpages, tend insensiblement à ne plus être une profession permanente et exclusive ; les jeunes gens l'exercent quelques années, puis la cèdent à la génération qui les suit. De là l'extinction de cette race à part, qui avait vécu et vieilli dans la solitude et en connaissait tous les mystères. La civilisation gravit d'ailleurs, chaque jour, quelque nouveau contre-fort, et le temps n'est pas loin où l'on trouvera, dans les chalets les plus élevés, des aisances et des ressources inconnues, il y a un siècle, *des habitants de la plaine eux-mêmes.*